



**ROSETTA  
LOY**

Madame  
Della Seta  
aussi  
est juive

LIANA LEVI



*piccolo*



Années trente. De graves événements secouent le monde: crise économique, montée de la violence... Pourtant, la vie se déroule encore paisiblement dans une famille de la bourgeoisie romaine. Lorsqu'une petite fille naît, en 1931, elle est escortée par les siens à la basilique Saint-Pierre pour y être baptisée. Dans le bel appartement où on la ramène, tout est serein et le restera encore pendant quelques années. La gouvernante accompagne les enfants à la Villa Borghese, la cuisinière Italia prépare des tartes aux fruits, et les voisins échangent des politesses. Pourtant lorsque la fillette rentre à l'école primaire, en 1938, quelques événements fissurent son univers si lisse. Le petit Giorgio Levi est interdit d'ascenseur et le Dr Luzzatti, d'auscultation. Tandis que la gentille voisine de palier, madame Della Seta, se terre dans son appartement silencieux...

**ROSETTA LOY** est née à Rome, en 1931. Après des années d'écriture, son premier roman, *La Bicyclette*, est remarqué par Natalia Ginzburg et publié en 1974. Mais c'est son cinquième livre, *Les Routes de poussière*, magistrale saga d'une famille paysanne du Piémont lors de l'édification de l'Unité italienne, qui lui apporte la notoriété. Là, comme dans tous ses romans, elle croise itinéraires individuels et chemins collectifs. « Il convient de toujours regarder sa propre histoire à l'aune de celle des autres », dit-elle.

« Enrichissant ses souvenirs de recherches historiques, Rosetta Loy montre combien il fallut de temps à ses compatriotes pour comprendre ce qui se passait autour d'eux. » *L'Express*

Rosetta Loy

Madame Della Seta  
aussi est juive

*Traduit de l'italien  
par Françoise Brun*

LIANA LEVI  piccolo



Si je reviens en arrière dans le temps et que je pense à la façon dont le mot «juif» est entré dans ma vie, je me revois assise sur une petite chaise bleue dans la chambre des enfants. Une chambre avec une tapisserie à fleurs de pêcher, griffonnée en plusieurs endroits ; le printemps resplendit et la haute fenêtre qui donne sur le balcon de pierre est grande ouverte. Je peux regarder dans l'appartement de l'autre côté de la rue, où les rideaux se gonflent d'air entre les battants. Dans cet appartement-là il y a une fête, on voit des gens aller et venir. Dans cet appartement-là il n'y a pas longtemps un bébé est né, la fête est pour lui. Je demande : Un baptême ? Non, répond la femme assise près de moi sur une autre petite chaise, où son corps s'arrondit comme un ballon, sûrement pas, elle ajoute. Cette femme, c'est Annemarie, ma *Fräulein*. Ils sont juifs, dit-elle, avec un geste du menton vers la fenêtre, les enfants ils ne les baptisent pas, ils les font circoncire. Elle a dit *beschneiden*, avec une grimace de dégoût. C'est un mot incompréhensible mais qui contient ce *schneiden*, «couper», que je connais bien. Je chuchote incrédule : Quoi ? Ils leur enlèvent un petit morceau de chair, répond-elle très vite. Je murmure : *Mit der Schere* ? Et je vois le sang, une mer de sang qui baigne le nid d'ange. L'explication est vague mais terrifiante. Annemarie désigne quelque

chose sur le corps que je ne comprends pas, pendant que son regard scrute avec sévérité à travers les vitres. *Vielleicht mit der Schere, ja, das weiss ich nicht...* Derrière les fenêtres je vois passer des petites filles avec des nœuds sur la tête semblables au mien, des dames avec des perles autour du cou, moulées dans des robes de jersey moelleux comme celles de maman. *Sind Juden*, elle répète; et le regard de ses beaux yeux couleur de ciel se fixe avec sévérité sur une femme de chambre qui circule avec un plateau. Peut-être y a-t-il, caché là entre les tasses de thé, le petit morceau de chair enlevé à ce nouveau-né. Un petit doigt, un bout de peau.

Madame Della Seta aussi est juive. Elle habite à côté de chez nous: elle est vieille, en tout cas je trouve. Quand je suis malade elle vient me voir, j'ai de la fièvre et mon corps disparaît dans le grand lit de la chambre de maman. Madame Della Seta a des cheveux gris rassemblés sous un filet. Elle m'apporte un cadeau. C'est une corbeille recouverte de satin bleu dans laquelle un baigneur en celluloïd est maintenu par des élastiques cousus à la doublure, un autre élastique maintient un minuscule biberon avec une pointe rouge. Je trouve ce cadeau magnifique: il y a aussi, épinglés, une petite culotte et un petit chandail. J'adore madame Della Seta, même si elle est juive.

À l'étage au-dessus habitent les Levi. Eux sont plus bruyants, on entend souvent jouer du piano et leur mère a des yeux noirs très brillants, les Levi ne sont pas aussi gentils que madame Della Seta et on ne les rencontre que dans l'escalier ou dans l'ascenseur. Ils ne m'apportent pas de cadeaux. Eux aussi, dit Annemarie, ils sont juifs. Quelquefois Giorgio Levi sonne à la porte et demande mon frère pour aller jouer au ballon à

la Villa Borghese. Giorgio a un an de plus que lui, il est grand et il a des cheveux noirs et frisés, le regard joyeux d'un garçon pressé de dévaler les escaliers pour rejoindre ses camarades de jeu. Mon frère, au retour, en se lavant les pieds dans le bidet, rouspète contre Giorgio qui est autoritaire et, quand on ne lui passe pas le ballon assez vite, envoie des coups de coude dans les côtes. Au jardin d'enfants, mère Gregoria nous montre les illustrations en couleurs de la Bible. Elle a des joues rondes et rouges. Elle est petite, et elle s'assied elle aussi sur une petite chaise, sa longue robe de laine blanche étalant ses plis par terre, elle porte sur la poitrine une broderie avec un cœur rouge transpercé en souvenir de la Passion du Christ. Sur la page qui tourne devant nos yeux, tenue par sa main potelée, Abraham lève son épée pour tuer Isaac. Isaac est le fils d'Abraham; mais heureusement l'ange arrive et l'arrête. Abraham, Isaac, sont juifs. Les sept frères Maccabées aussi sont juifs, ils meurent dans les flammes parce qu'ils ne veulent pas renier Dieu. Dieu en ce temps-là était sans cœur, et puis heureusement le Christ est descendu sur la terre, et lui au contraire il est très gentil et très beau. Il a de longs cheveux châtain et des yeux bleus, chaque matin quand j'arrive au jardin d'enfants il est là qui m'attend, et sa main rose en plâtre montre son cœur à nu dans sa poitrine d'où coulent des gouttes de sang. Le cœur c'est l'endroit de l'amour: le Christ nous aime. Nous, nous sommes chrétiennes, moi j'ai été baptisée à Saint-Pierre et ma marraine est madame Basile. Elle est aussi vieille que madame Della Seta mais elle est beaucoup plus maigre, avec son long cou et sa petite tête elle ressemble à une autruche; mon frère, un jour où elle était venue en visite, a ouvert la porte du salon et a dit: Madame Basile a de la moustache. Puis il s'est sauvé. C'est vrai, les

poils au-dessus de sa lèvre, longs et gris, un peu raides, me piquent la joue chaque fois qu'elle se penche pour m'embrasser. Elle a des yeux ronds et doux, elle ne s'est même pas mise en colère cet après-midi-là quand mon frère s'est moqué d'elle pour faire le malin. Pour mon baptême elle m'a offert une petite chaîne en or avec la médaille de la Vierge de Pompéi que je suce quand je suis au lit dans le noir. Madame Basile organise chaque année à Noël une loterie de bienfaisance pour les pauvres de la paroisse. Ponce Pilate était romain et les Pharisiens et les Scribes étaient juifs. Hérode aussi était juif et pareil pour Caïphe. Et Barabbas. Tous ils étaient juifs, sauf les centurions.

Quand je ne vais pas au jardin d'enfants, Annemarie m'emmène à Valle Giulia sur une esplanade isolée près du musée d'Art moderne. Je suis toujours emmitouflée, avec une écharpe et un bonnet de laine, parce que je ne suis pas aussi vigoureuse que ma sœur Teresa. Il n'y a presque jamais personne à Valle Giulia, mais de toute façon je n'ai pas le droit de jouer avec les autres enfants parce que je pourrais attraper leurs maladies. Près des bancs il y a quelquefois une autre petite fille, vouée comme moi à la solitude, qui remue le gravier avec une pelle de couleur, accroupie sur ses petites jambes. Je vois sa culotte blanche, une culotte Petit-Bateau pareille à celle qu'Annemarie m'enfile le matin. Je m'assieds moi aussi sur mes talons et je la regarde. Elle est blonde et ses cheveux descendent en boucles autour de son visage à la peau très claire. Je voudrais bien sa petite pelle. Autour du cou elle porte une étoile en or. Annemarie m'appelle, elle bavarde avec la gouvernante de la petite fille : c'est une petite fille très riche, paraît-il. Peut-être que j'ai le droit de jouer avec elle. Je reviens la regarder



remuer le gravier, je suis fascinée par cette étoile qui se balance au soleil et envoie des étincelles. Je lui demande si je peux la toucher. Non, me répond-elle, tu ne peux pas. Elle ne veut pas que je m'approche trop près. Sur le chemin du retour je parle de cette étoile à Annemarie. C'est l'étoile de David, me dit-elle. Mère Gregoria nous a montré le dessin où David lance une pierre sur Goliath. Cette petite fille-là, m'explique-t-elle, au lieu d'avoir une médaille avec la Vierge ou le Petit Jésus, elle porte autour du cou une étoile à six branches. Elle ne le dit pas, mais je ne sais pas pourquoi, j'ai compris que cette petite fille est juive. Aussitôt je repense aux ciseaux, et au sang. Je demande si elle aussi on lui a coupé. Mais qu'est-ce que tu racontes, coupé quoi? Elle a parlé en allemand. Je dois parler en allemand moi aussi, sinon elle ne me répondra pas. À présent cette étoile est pleine de mystère. J'envie la petite fille qui la porte, à la place de ma médaille insipide.

Cette enfant, c'est moi pendant l'hiver 1936. Dans un livre qui raconte les aventures d'un jeune garçon catholique poursuivi par des mécréants qui veulent lui faire renier Jésus, il y a des francs-maçons très méchants. Le petit garçon est emmené sur un bateau, et là il y a un Juif, très méchant lui aussi. Ils veulent tous enlever sa foi à ce petit garçon, mais lui il résiste et il prie la Sainte Vierge. À un moment il a même presque les yeux crevés. Je n'aime pas ce livre, il est bête et cruel. Celui que j'aime c'est le livre du bonhomme Sommeil qui verse de la poudre d'argent sur les paupières des enfants et les emmène au pays des Songes. J'aime aussi le livre où on voit la Befana<sup>1</sup> qui marche péniblement

---

1. Vieille sorcière bienveillante qui apporte des cadeaux aux enfants le 6 janvier, jour de l'Épiphanie.

dans la neige, en pleine nuit, et qui se glisse dans les maisons en descendant par la cheminée. J'ai une foi aveugle en la Befana, même si à Rome il n'y a pas de neige, et d'ailleurs nous n'avons pas de cheminée.

Mais avant de revenir à la petite fille assise sur sa chaise bleue et qui regarde par la fenêtre, je voudrais remonter plus loin dans le temps, quand cette petite fille est née, en l'an IX de l'Ère fasciste, au n° 21 de la via Flaminia, dans la chambre appelée « rouge » à cause du papier couleur lie-de-vin. Et quelques jours après, tandis que des gouttes de pluie éclaboussent les vitres de l'automobile, on l'emmène à la basilique Saint-Pierre pour y être baptisée. Son frère et ses deux sœurs l'y accompagnent, dans les bras des nourrices et des gouvernantes (le plus grand a quatre ans et la plus petite quinze mois à peine), et sur les fonts baptismaux on lui donne, en plus de ses autres prénoms, celui de Pia, en l'honneur du pape sous lequel elle est née : Pie XI.

Cette même année 1931, en novembre, une circulaire du ministère de l'Instruction publique impose aux professeurs d'université le serment de fidélité au fascisme. Sur 1 200 professeurs, 1 188 prêtent serment, et s'engagent à enseigner en accord avec les principes de la doctrine fasciste ; douze seulement renoncent à leur poste.

C'est également en 1931 que paraît le nouveau roman d'un écrivain célèbre et estimé, Giovanni Papini, homme de lettres florentin d'un grand talent et d'une grande intelligence qui a été considéré pendant les premières années du siècle comme un « hérétique ». Mais en 1921, s'étant publiquement converti au catholicisme, il écrit l'*Histoire du Christ*, une

biographie romancée qui reprend la légende du Juif errant pour faire surgir « une vérité plus effrayante, qui n'est pas la vérité historique ». L'immortalité de son personnage de Buttadeo<sup>1</sup>, condamné à errer sans fin, est en effet pour Papini celle-là même des Juifs, sur qui retombe éternellement le sang du Christ : punis par la Diaspora, isolés des autres hommes, les descendants de ceux qui tuèrent le fils de Dieu s'obstinent encore à refuser de se convertir. Papini raconte également comment ces éternels errants ont ensuite « retrouvé dans l'or une nouvelle patrie », tandis que d'autres, ceux venus des « ghettos de Slavie », « gras et onctueux », représentent aujourd'hui encore « la figure vivante du vrai Buttadeo ». Un roman à thèse qui avait suscité de nombreuses polémiques à sa sortie mais s'était également vendu en un an à 70 000 exemplaires, et qui avait été traduit en français, en anglais, en allemand, en polonais, en roumain, en néerlandais, en finlandais, etc.

Son nouveau livre, intitulé *Gog*, abréviation du nom de son protagoniste, se présente comme une série d'interviews imaginaires faites par un riche homme d'affaires américain excentrique, qui veut découvrir « les maladies secrètes dont souffre la civilisation actuelle ». Par l'intermédiaire de ce personnage, Papini feint d'interroger Gandhi, Freud, Edison, Shaw et toute une série de personnalités de notre siècle. Et il y joint une rencontre avec le prototype du Juif, personnifié par Benrubi, secrétaire particulier de Gog : « un jeune homme court sur pattes, les épaules un peu voûtées, les joues creuses, les yeux enfoncés, des cheveux un peu blanchis déjà, un teint couleur de l'argile

---

1. Littéralement : « jette-Dieu ».

verdâtre des marais [...] et l'air d'un chien craignant d'être battu mais se sachant parfaitement nécessaire ». Poussé par les questions de son patron sur la pusillanimité juive, Benrubi se livre à une vaste explication sur le fait que, « ne pouvant pas utiliser le fer, les Juifs se protégèrent par le pire, par l'or [...] Le Juif, devenu capitaliste par légitime défense, s'est trouvé être, par la faute de la décadence morale et mystique de l'Europe, un des maîtres de la terre [...] dominateur des riches et des pauvres [...]. De quelle manière le Juif piétiné et conspué pouvait-il se venger de ses ennemis? En rabaisant, en avilissant, en démasquant, en ruinant les idéaux des goyim. En détruisant les valeurs sur lesquelles la chrétienté entend vivre. Et en effet, si vous regardez bien, l'intelligence juive, depuis un siècle et jusqu'à nos jours, n'a pas cessé de miner et de salir vos croyances les plus chères [...] depuis que les Juifs ont pu écrire librement, toutes vos constructions spirituelles menacent de s'écrouler ». Benrubi énumère ensuite une série de personnages destructeurs des valeurs de la chrétienté, comme Marx, Heine ou Lombroso, avant de terminer ainsi : « Nés [les Juifs] au milieu de peuples différents, se consacrant à des recherches différentes, tous, Allemands et Français, Italiens et Polonais, poètes et mathématiciens, anthropologues et philosophes, ont un caractère commun, un but commun : celui de faire douter des vérités reconnues, d'abaisser ce qui est grand, de souiller ce qui semblait pur, de faire vaciller ce qui paraissait solide, de lapider ce qui était respecté. » *Gogsera* choisi en avril 1943 par Radio Vichy pour une émission de propagande ; et la même année, une école d'élèves officiers de la république de Salò le choisira comme texte de base pour un cours d'antisémitisme.

Mais si Papini est un écrivain très apprécié dans ma famille et si l'*Histoire du Christ*, comme *Gog*, s'alignent dans la bibliothèque du couloir à côté des biographies de Napoléon et des romans de Paul Bourget, cette famille n'est pas fasciste, ni raciste non plus. La présence des livres d'aventures d'Ugo Mioni, un prêtre à l'inspiration antisémite indéniable, qui nous sont lus à haute voix, pourrait faire naître quelque doute. Mais la préférence qui leur est accordée tient à des préoccupations religieuses.

Mon père a fait ses études chez les barnabites de Lodi, dans le Piémont, un collège dans lequel il était entré à dix ans pour n'en ressortir qu'à dix-huit, excepté vingt jours de vacances annuelles en famille. Ses récits sur ce temps-là nous laissent chaque fois abasourdis et vaguement anxieux. Ses paroles font revivre les enfants alignés sur leurs lits dans le dortoir et attendant le valet qui viendra leur ôter leurs grandes bottes noires. Le valet passe très vite et tire si fort qu'ils tombent par terre, et chaque fois c'est comme si le pied était arraché en même temps que la botte. L'eau pour se laver le matin, couverte d'un voile de glace dans le broc. Le jeu des gendarmes et des voleurs qui n'est autorisé aux élèves qu'à condition qu'ils ne se touchent pas, c'est une chose qui ne doit jamais arriver, ils ont juste le droit de s'effleurer avec des cordes, et les plus grands les mettent à geler dans la fontaine de la cour pour qu'elles deviennent comme des bâtons, et ils en frappent violemment leurs camarades plus petits. L'attente vibrante de la visite maternelle, une fois par mois. Certains matins de brouillard, le froid et l'obscurité le rendaient si mélancolique qu'il préférait se faire passer pour malade et rester la journée entière sans manger, seul dans un lit à l'infirmerie.

Mais bien vite l'enfant irrévérencieux et dissipé qui séchait l'école pour aller se baigner dans le Pô était devenu un élève modèle, et il avait obtenu à la fin du lycée la « mention honorable », reconnaissance qui lui valait son portrait peint à l'huile dans la galerie du collège. Puis ç'avait été l'Institut polytechnique de Turin, la passion de l'étude et la découverte de la politique. Il s'était inscrit presque tout de suite au Parti populaire, et avec son ami Fioravanti il était devenu un disciple enthousiaste du chef de ce parti, don Sturzo. En 1915, à l'entrée des Italiens dans la Grande Guerre, il était anti-interventionniste, réformé, heureusement, pour insuffisance respiratoire. Au fascisme il avait été allergique dès le premier instant. C'était déjà un ingénieur qui s'était fait un nom en construisant des maisons, des ponts, des routes, et dans son optimisme il avait cru à un feu de paille. Même après l'assassinat du député socialiste Matteotti par les fascistes, il avait parié sur le déclin rapide de Mussolini. Et c'était exactement le contraire qui était arrivé. Alors, pour endiguer au bureau la logorrhée des enthousiastes du nouveau régime, il avait fait accrocher dans le hall une pancarte qui disait : « Dans ces bureaux, on ne parle pas de politique. » Il s'est marié tard : maman a treize ans de moins que lui.

Par la suite, parce qu'il voulait continuer à travailler, il a dû comme l'immense majorité des Italiens s'inscrire au Parti national fasciste, et il porte l'insigne au revers de sa veste. En revanche il ne possède pas d'uniforme ; les rares fois où il doit porter la chemise noire (inauguration d'un chantier, visite par quelque autorité d'une route ou d'un pont qui viennent d'être achevés), nous assistons amusés aux mimiques de dérision qu'il fait devant la glace. Son grand ami, depuis

l'époque du Parti populaire, est toujours Fioravanti, ingénieur lui aussi, mais qui a préféré partir travailler à l'étranger plutôt que prendre une carte quelle qu'elle soit.

L'une des meilleures amies de maman a épousé un Juif, le baron Castelnuovo; et madame Della Seta vient souvent s'asseoir au salon pour prendre le thé, installée dans le même fauteuil où s'installe habituellement madame Basile. Maman entre volontiers dans des magasins qui s'appellent Coen ou Piperno. Un de ses préférés est Schostal. Et notre pédiatre est le professeur Luzzatti, médecin de la Maison royale. Un *Volljude*, comme dirait Hitler.

Le premier des rendez-vous tragiques, pour les Juifs italiens, a été en effet l'arrivée d'Hitler au pouvoir, en 1933. Quelque chose de profondément nouveau a fait son chemin dans l'imaginaire des plus de quarante millions d'Italiens qui habitent la péninsule. À l'huile de ricin et à la matraque des fascistes est venue se superposer la chorégraphie mortuaire et sacrificielle de la croix gammée, tandis qu'un antijudaïsme d'origine religieuse (certainement voué à disparaître avec le temps) se voyait flanqué de la haine et du fanatisme d'une mystique païenne. Le 29 mars 1933, deux mois environ après la nomination d'Hitler comme chancelier du Reich, l'ordonnance contre les Juifs a divisé les citoyens allemands en Aryens et non-Aryens (avoir un grand-père juif suffit pour être non-Aryen). Et si les restrictions des premiers décrets s'appliquent indistinctement aux *Mischlinge* (nés d'un seul parent juif) et aux *Volljuden* (dont les deux parents sont juifs), ces derniers vont se voir rapidement réserver un traitement qui les exclura de

la vie sociale ; puis de la vie même. Ce sont les *Volljuden* déjà qui sont visés, dès la fin de cette année 1933, par la notion de *Judenrein*, le « nettoyage des Juifs ». Plus tard seulement, avec la guerre, ce même traitement sera étendu aux *Mischlinge*.

Cette année 1933 est aussi celle du Concordat entre l'Église et le III<sup>e</sup> Reich, encouragé et signé par le secrétaire d'État, le cardinal Eugenio Pacelli.

Le 14 juillet, lors de la séance du Conseil des ministres du Reich, comme le montre le procès-verbal des réunions (C. L, doc. 362), le nouveau chancelier Hitler, à la tête d'un État qui compte environ trente millions de catholiques, exprime son soulagement : « Ce Concordat, dont le contenu ne m'intéresse pas le moins du monde, nous a environnés d'une atmosphère de confiance très utile à notre lutte sans compromission contre le judaïsme. »

Les évêques allemands ont en effet accueilli favorablement cette nouvelle, qui les protège d'éventuelles mesures de rétorsion nazies et les autorise désormais à sympathiser ouvertement avec l'homme nouveau de l'Allemagne nouvelle. Le seul à se démarquer est Mgr Faulhaber, évêque de Munich, qui, du haut de la chaire de la cathédrale dans laquelle on l'ensevelira bien des années plus tard, n'hésite pas à blâmer les vexations dont les Juifs sont l'objet. Mais ses prêches de l'avent sur « Judaïsme, Christianisme et Germanisme », suivis pourtant par une foule de fidèles si nombreuse qu'il faut installer des haut-parleurs dans deux autres églises afin qu'ils puissent y être entendus, n'éveillent aucun écho. Cette dénonciation reste un phénomène isolé, et la hiérarchie catholique allemande ne juge pas nécessaire



de prendre position. Les homélies de Mgr Faulhaber seront publiées en 1934 en Italie par une maison d'édition catholique de Brescia, Morcelliana, dans une traduction de don Giuseppe Ricciotti, qui signera également une préface exemplaire.

En France, du côté des catholiques, l'attention est plus grande. Elle est sensible à travers les écrits et les discours de Jacques Maritain, d'Oscar de Férenzy, ou les déclarations de l'oratorien Marie-André Dieux, qui, en avril 1933, à l'occasion d'une manifestation de solidarité avec les Juifs allemands, parle de la nécessité d'«une réparation... pour les injustices qui ont été commises dans le passé par ceux qui avaient la même foi que la mienne». Il ne faut cependant pas se faire d'illusions. En France aussi, de telles manifestations demeurent malgré tout isolées. Le clergé et les fidèles, dans leur grande majorité, n'en perçoivent qu'un faible écho.

Mais revenons à la petite fille assise à côté d'Annemarie dans la chambre avec des fleurs de pêcher sur les murs. Annemarie recopie pour elle dans un cahier les illustrations de *Struwwelpeter*, le livre qui raconte l'histoire de Pierrot le porc-épic. Elle dessine bien, et le crayon trace la silhouette du grand Nikolas, qui plonge dans l'encre les enfants coupables de s'être moqués d'un négrillon à cause de la couleur de sa peau. Les enfants ressortent de cette bouteille géante entièrement noirs, de la racine des cheveux à la semelle des chaussures. Et noire aussi la bougie qu'ils tiennent à la main tandis qu'ils s'en vont gaiement derrière le négrillon, que plus rien à présent ne distingue d'eux.

L'après-midi, quand mon frère a terminé ses devoirs, nous faisons derrière lui le tour de la bordure du tapis

dans l'entrée en chantant « *Faccetta nera, bella abissina, aspetta e spera che già l'ora s'avvicina*<sup>1</sup> », portant à tour de rôle sur la tête le fez en tissu violet d'où pend un petit gland déchiré. Mais c'est au printemps surtout que notre répertoire de chansons peut le mieux se déployer. Pendant le trajet en automobile pour aller à Ostie respirer l'air marin qui devrait fortifier nos bronches, nos voix s'envolent en hymnes délicieusement patriotiques. Pendant que défilent les platanes de la via del Mare et que Francesco, le chauffeur, prend soin de fermer la vitre de séparation pour ne pas être assourdi, nous passons de l'allégresse de « *Sole che sorgi libero e giocondo, sui colli nostri i tuoi cavalli doma*<sup>2</sup> » aux couplets mélancoliques de « *Tu non vedrai nessuna cosa al mondo, maggior di Roma, maggior di Roma*<sup>3</sup>. » La fin est extrêmement triste car tout montre que le major de Rome (grade certainement inférieur à celui de notre Duce, maréchal de l'Empire) a commis une faute grave, puisqu'il se languit maintenant pour l'éternité derrière les barreaux, condamné à ne plus jamais rien voir du monde. Heureusement, vient toujours ensuite le moment de « *Roma rivendica l'Impero, e l'ora dell'Aquila suonò, squilli di troomba salutano il vol*<sup>4</sup>... », hymne que je trouve quant à moi lumineusement exaltant.

---

1. « Petit visage noir, belle Abyssine, attends et espère car l'heure déjà approche » ; *Faccetta nera* fut une des plus célèbres chansons italiennes de l'entre-deux-guerres.

2. « Soleil qui se lève libre et joyeux, dompte tes chevaux sur nos collines. »

3. « Tu ne verras rien au monde qui soit plus grand que Rome », que l'enfant comprend : « Tu ne verras rien au monde, *Major de Rome*. »

4. « Rome revendique l'Empire, et l'heure de l'Aigle sonna, des sonneries de trompette saluent son envol. »

Mais du jour au lendemain nous n'avons plus le droit de chanter *Faccetta nera*, le fez est confisqué et fourré sous les jouets dans le coffre de l'entrée. Domenico, le concierge, a expliqué à Annemarie que c'est une chanson interdite parce que cet appel à la « belle Abyssine » est une offense à la race aryenne pure, à laquelle nous appartenons. Aussi, maintenant, quand il m'arrive d'accompagner Italia chez le boulanger pour acheter des petits pains à l'huile, je regarde avec un peu d'appréhension le négrillon de tôle peinte qui tient dans ses mains une petite boîte. Si je glisse une pièce, et dix centimes suffisent, le négrillon fait un mouvement de haut en bas avec sa tête. Il te remercie, dit la caissière. *Faccetta nera* à présent c'est lui, même si Italia répète que c'est le petit nègre des Missions.

Chez nous les Missions sont quelque chose de très important. On en parle souvent, et elles s'incarnent parfois dans des prêtres à barbe longue qui boivent le café dans le salon. Ils viennent de très loin, et apportent en cadeau des boîtes en bois de santal et des crucifix à incrustations de nacre, des rosaires d'olivier de Gethsémani. Des peaux de tigre à pattes griffues et gueule grande ouverte, aux yeux froids en verre. Avant de s'en aller ils nous bénissent, nous les enfants, en posant la main sur notre tête; et quand ils sont rentrés en Afrique, ils envoient des photographies où on les voit habillés de blanc devant leur église toute neuve en bois.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

*Toutes les notes sont de la traductrice.*

Titre original: *La parola ebreo*

© 1997 Giulio Einaudi Editore S.p.A., Torino  
© 1997, Éditions Payot & Rivages pour la traduction française  
© 2019, Éditions Liana Levi pour la présente édition

Couverture : D. Hoch  
Photo : © Keystone-France/GettyImages

Cette édition électronique du livre de *Madame Della Seta aussi est juive*  
de Rosetta Loy

a été réalisée en février 2019 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0128-9)

ISBN pdf: 9791034901302